

si longtemps que les frères s'étonnèrent beaucoup d'une aussi étrange manière de frapper. Frère Masséo alla, ouvrit la porte, et dit à ce jeune homme : "D'où viens-tu, mon fils? car, à l'étrange façon dont tu frappes, il ne semble pas que tu sois jamais venu ici." Le jeune homme répondit : "Et comment donc faut-il frapper?" Et frère Masséo lui dit : "Frappe lentement trois fois, l'une après l'autre; puis attends assez pour que le frère ait le temps de dire un *Pater noster* et d'arriver; et si dans cet intervalle il ne vient pas, frappe de nouveau." Le jeune homme répliqua : "J'ai grande hâte, et c'est pourquoi j'ai frappé si fort; car j'ai à faire un long voyage, et je suis venu ici afin de parler à frère François; mais il est à cette heure en contemplation dans la forêt, et je ne veux pas le troubler. Mais va, et envoie-moi frère Elie; car je lui veux faire une question, ayant ouï dire qu'il est très sage." Frère Masséo va, et dit à frère Elie de se rendre auprès de ce jeune homme; mais lui se fâche, et n'y veut point aller. Si bien que frère Masséo ne sait plus que faire ni que répondre à l'étranger; car, s'il dit que frère Elie ne peut venir, il ment; et s'il dit que frère Elie est en colère et ne veut point venir, il craint de donner mauvais exemple. Or, comme frère Masséo hésitait à retourner, le jeune homme frappa une seconde fois comme la première, et peu après frère Masséo retourna et dit au jeune homme : "Tu n'as pas observé ma leçon sur la manière de frapper." Le jeune homme répondit : "Frère Elie ne veut pas venir à moi, mais vas et dis à frère François que je suis venu pour converser avec lui; et, comme je ne veux pas interrompre son oraison, dis-lui qu'il m'envoie frère Elie." Et frère Masséo s'en alla à saint François, qui priait dans la forêt, le visage tourné vers le ciel, et lui dit le message du jeune homme et la réponse du frère Elie. Or ce jeune homme était l'ange de Dieu sous la figure humaine.

Alors saint François, sans changer de place, sans baisser les yeux, dit à frère Masséo : "Va et dis à frère Elie qu'au nom de la sainte obéissance il aille incontinent trouver ce jeune homme." Frère Elie ayant reçu l'ordre de saint François, alla à la porte très-irrité, l'ouvrit avec violence et grand fracas, et dit au jeune homme : "Que veux-tu?"

Le jeune homme répondit : "Garde bien, frère, que tu ne sois en colère, comme tu le parais, parce que la colère gêne l'âme et ne lui laisse pas voir la vérité." Frère Elie répliqua : "Dis ce que tu veux de moi." Le jeune homme répondit : "Je te demande s'il est permis aux observateurs du saint Évangile de manger ce qui est servi devant eux, selon les paroles du Christ à ses disciples? et je te demande encore s'il est permis à aucun homme d'établir rien de contraire à la liberté évangélique?" Frère Elie répondit orgueilleusement : "Je sais bien ce que tu demandes, mais je ne veux pas te répondre. Va à tes affaires." Le jeune homme dit : "Je saurais mieux que toi répondre à cette question." Alors frère Elie, irrité, ferma la porte avec violence et s'en fut; puis il se prit à considérer la question proposée et à douter en lui-même, et il ne la savait pas résoudre. Car il était vicar de l'ordre, et, par une constitution qui allait au delà de l'Évangile et des règles de saint François, il avait prescrit que nul d'entre les frères ne mangeât de la chair; de sorte que la question était expressément tournée contre lui. Ne sachant donc s'en éclaircir lui-même, et frappé de l'air modeste du jeune homme, et de ce qu'il lui avait dit qu'il saurait répondre mieux que lui, il retourna à la porte, et l'ouvrit pour demander la réponse. Mais le voyageur avait disparu; car l'orgueil de frère Elie n'était pas digne de converser avec un ange.

Ceci fait, saint François, à qui tout avait été révélé de Dieu, revint de la forêt. Il reprit frère Elie à haute voix et avec force en disant : "Vous faites mal, frère Elie l'orgueilleux, qui chassez de chez nous les saints anges, lorsqu'ils viennent pour nous instruire. Je vous déclare que je crains fort que votre orgueil ne vous fasse finir hors de cet ordre."

Le même jour et à la même heure où l'ange avait disparu, il se montra sous la même forme à frère Bernard, qui revenait de Saint-

Jacques et qui était sur la rive d'un grand fleuve. L'ange le salua dans sa langue, et lui dit : "Dieu te donne la paix, ô bon frère!" Or le bon frère Bernard s'étonna beaucoup, et, considérant la beauté du jeune homme, qui lui donnait le salut de paix avec un joyeux visage et dans le langage de sa patrie, il lui demanda : "D'où viens-tu, beau jeune homme?" L'ange répondit : "Je viens de tel couvent, où demeure saint François, et j'allais pour parler avec lui; mais je n'ai pu, parce qu'il était dans la forêt à contempler les choses divines, et je n'ai pas voulu l'interrompre. En ce couvent demeure frère Masséo, frère Gilles et frère Elie; et frère Masséo m'a enseigné à frapper à la porte selon la coutume des frères. Mais frère Elie n'a pas voulu répondre à la question que je lui ai proposée; puis il s'en est repenti; il a voulu m'entendre et me voir, et il était trop tard."

Après ces paroles, l'ange dit à frère Bernard : "Pourquoi ne passes-tu pas le fleuve?" Frère Bernard répondit : "Parce que je crains de périr dans les eaux, à cause de la profondeur que je leur vois." L'ange dit : "Passons ensemble et ne crains rien." Et il lui prend la main, et en un clin d'œil le pose de l'autre côté du fleuve. Alors frère Bernard connut que c'était l'ange de Dieu, et avec un grand respect et une grande joie il s'écria : "Ange béni de Dieu, dis-moi quel est ton nom?" L'ange répondit : "Pourquoi me demandes-tu mon nom, qui est mystérieux? Et, ayant dit ces mots, l'ange disparut, et laissa frère Bernard fort consolé; si bien qu'il fit tout le chemin, avec allégresse, et il remarqua le jour et l'heure où l'ange lui était apparu. Arrivé au couvent où était saint François avec ses compagnons, dont on a parlé plus haut, il leur raconta toutes choses de point en point, et ils connurent avec certitude que c'était le même ange qui, en ce jour et à cette heure, avait apparu d'abord à eux, ensuite à lui.

## HISTOIRE.

### DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MGR. DE PONTBRIAND.

La vie de cet illustre et saint Evêque est encore peu connue; jusqu'à présent elle est renfermée dans les courtes notices que nous lisons en tête des *Listes du clergé*. Cependant, après Mgr. de Laval, aucun évêque de Québec, sous la puissance française, ne mérite autant de vivre dans la mémoire des Canadiens, pour lesquels il s'est complètement dépensé, suivant l'expression populaire. Dans l'espoir qu'on écrira un jour sa vie, nous publions les lettres qu'on lira plus bas, et quelques détails qui aideront à les comprendre.

Henri Marie Du Breil de Pontbriand était né en 1709, à Vannes, de l'antique famille des Du Breil, dans laquelle celle de Pontbriand s'était fondue vers 1496. Mais il tenait de ses ancêtres une noblesse plus haute que celle de l'ancienneté et des alliances, la noblesse de la vertu et des mœurs patriarcales. Deux de ses frères embrassèrent comme lui l'état ecclésiastique. L'un d'eux est le fondateur de l'*Œuvre des Petits Savoyards*, dont il a raconté les commencements avec beaucoup de charme et de modestie dans quelques pages intitulées : *Projet d'un établissement*; l'autre, chanoine de Rennes, a laissé des écrits qui ont un certain cachet littéraire. Une de ses sœurs avait épousé le comte de Nevet, les deux autres se firent religieuses. Une lettre de Mgr. Briand nous apprend qu'elles vivaient encore en 1776. Henri-Marie n'avait que 31 ans et était Docteur de la Sorbonne, grand-vicaire, chanoine de St. Malo, quand il fut nommé évêque de Québec. Il fut préconisé par Benoît XIV en même temps que quelques autres évêques de l'Amérique, et que l'ami intime de son frère, l'abbé de Sales, nommé au siège de Chambéry.

Mgr. de Pontbriand ne perdit pas un instant pour se rendre au milieu de son diocèse, où l'avenir devait se présenter sous un aspect assez sombre. D'un côté, le philosophisme et les mœurs de la cour pénétraient dans quelques classes de la société canadienne; d'un autre côté, il était évident que l'Angleterre n'avait pas renoncé à ses projets de conquête, et que la lutte allait durer